

PORTRAITS DÉCAPANTS

Carnet de visites des athlètes français

Etonnement, peu nombreux sont les athlètes français qui se sont vus attribués un surnom, alors que cela est beaucoup plus fréquents hors de nos frontières. À croire que les stars de l'athlétisme hexagonal ne sont pas légion. Pour autant, la sélection qui suit se révèle grandiose avec ces hommes et femmes qui ont porté bien haut nos couleurs.

Mais assez jacassé. Allons rendre visite à ces éminents représentants de l'athlétisme français.

Bras de fer (Michel Macquet)

Je vous présente le *Monsieur javelot* de la France. Surnommé *Bras de fer* depuis ses débuts en handball où il fut sélectionné vingt fois en équipe de France, Michel Macquet était facilement identifiable à cause de sa stature imposante et de son humilité exemplaire. Ce jeune pompier connut une très belle carrière avec notamment quatorze records de France (dont le dernier tiendra dix-huit ans), un record d'Europe (en 1961 avec 83,36 m), une finale olympique (septième en 1956) et le rôle honorifique de porte-drapeau de la délégation olympique française aux Jeux de Tokyo en 1964. Malgré une scoumoune dans les très grands rendez-vous internationaux, les dieux du stade se rappellent qu'en 1961, sur le vieux stade olympique d'Athènes, il projeta son javelot si loin que celui-ci percuta un gradin en marbre. Pour son compère Michel Jazy, Macquet « incarnait la loyauté et la bravoure comme un héros de BD ».



Diag (Stéphane Diagana)

Voilà sans doute le garçon qui incarne le mieux les valeurs de l'athlétisme : abnégation, travail, courage et respect de l'adversaire. Et en plus, il est diplômé d'une école de commerce. L'essentiel étant affiché, on peut maintenant évoquer sa carrière. En 1995, *Diag* bat le record d'Europe du 400 m haies en 47''37. Deux ans plus tard, en 1997 à Athènes, il devient le premier champion du monde français, puis double la mise avec ses copains du 4 x 400 m en 2003 (après la disqualification du relais américain pour dopage). Malheureusement, des rafales de blessures vont l'écarter de tout honneur olympique au grand dam de son entraîneur Fernand Urtebise ; sans toutefois le déstabiliser (il cite à ce propos une phrase de Churchill : « *les pessimistes voient dans chaque opportunité une difficulté, et l'optimiste voit dans chaque difficulté une opportunité* »). Aujourd'hui, cet homme réservé navigue entre un rôle de commentateur sportif éclairé, des activités au sein de la fédération française d'athlétisme et un fervent militantisme de la cause antidopage. Par ailleurs, homme de défi, il s'amuse parfois à courir le marathon en moins de 3h... ou à faire des cabrioles à vélo.



Julot (Jules Ladoumègue)

Comme l'a écrit Robert Parienté, « *il est des vies qui sont inexorablement vouées au malheur* ». Ce bordelais, né en 1906 sans jamais avoir connu son père et très peu sa mère (dix-sept jours) en est un dramatique exemple. À douze ans, il devient apprenti jardinier, ce qui lui donne l'occasion de regarder admiratif les

chevaux de course s'entraînent au point qu'il déclarera plus tard : « *je leur dois sans doute cette élévation du genou qui a donné son style à ma manière de courir* ». Plus tard, s'inspirant de Paavo Nurmi, Julot gravit la hiérarchie mondiale malgré de fortes crises d'angoisse avant les courses. Vice-champion olympique sur 1500 m en 1928, il abaisse deux ans plus tard le record du monde du 1500 m sous les 3'50" et bat celui du 1000 m de deux secondes ! En 1931, il améliore le mythique record du mile de son idole Nurmi. Malheureusement, sa carrière est brutalement stoppée début 1932 pour avoir enfreint les strictes lois de l'amateurisme de l'époque. C'est en tant que journaliste qu'il suit les Jeux de 1932 avec Nurmi, disqualifié lui aussi pour les mêmes raisons. Ce grand humaniste ne s'en remettra moralement jamais - « *on m'a brisé les jambes* » - malgré une mythique traversée de Paris en 1935 devant 600 000 personnes et une requalification en 1943... à 37 ans.



La Gazelle des Antilles / La divine (Marie-José Pérec)

C'est indéniablement la plus grande athlète française de tous les temps. Triple championne olympique (1992 sur 400 m, 1996 avec le doublé 200-400 m) et double championne du monde (sur 400 mètres en 1991 et 1995), cette guadeloupéenne, trouillard de la compétition, élevée par sa grand-mère, va devenir l'icône de l'athlétisme français pendant une décennie. Longue et fine comme une liane, avec des jambes de top-modèle, elle est le porte-drapeau de la délégation française aux Jeux d'Atlanta en 1996. Cette femme en or connaît toutefois une fin de carrière difficile avec des blessures et une fuite rocambolesque lors des Jeux de Sydney en 2000. Elle est aujourd'hui chroniqueuse dans la presse et consultante de charme pour la télévision. Cette antillaise de cœur affirme aujourd'hui que « *rien ne sert de courir* » (titre de son bouquin) !



La petite fiancée de la France / La cavale brune (Colette Besson)

C'est en dormant sous une tente au camping municipal de Font-Romeu que Colette Besson s'est préparée pour le 400 m des Jeux Olympiques de Mexico en 1968. Au pays des Aztèques, après une ligne droite de rêve, elle est devenue championne olympique, versant d'émouvantes larmes sur le podium (le général de Gaulle dira ensuite « *vous êtes la seule femme à m'avoir fait pleurer* »). Il n'en fallut pas plus au littéraire Antoine Blondin pour lui trouver son surnom de *petite fiancée de la France* après son coup d'état mexicain. L'année suivante, sous la houlette de son entraîneur de toujours Yves Durand Saint-Omer, elle bat le record du monde du 400 m. Cette femme radieuse a toujours couru pour le plaisir. Jusqu'à ce que la plus grande injustice de sa vie, un cancer, l'emporte brutalement.



Vous trouverez d'autres surnoms d'athlètes étrangers dans le livre de Vincent Lamotte, *J'vois pas d'qui tu parles*, Éditions Edilivre, 2017.

- Julot (Jean Bouin)
- L'éclair blanc / Le TGV de Culoz (Christophe Lemaître)
- L'extraterrestre (Ladji Doucouré)
- Le grand blond (Marc Raquil)